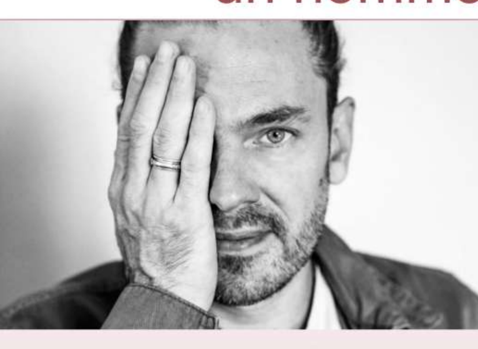
Femina Quest®
La Quête de Soi au Féminin

INTERVIEW

UN HOMME POUR LA TERRE

Guillaume Corpard

Guillaume Corpard,
un homme pour la Terre



Femina Quest : Qui est Guillaume CORPARD et que fait-il dans la vie ?

Guillaume Corpard : Je suis un homme de 43 ans. J'ai un parcours d'artiste ! Je suis chanteur, multi musicien, j'ai beaucoup composé (chansons, musiques), j'ai enregistré plusieurs albums. J'ai toujours été proche de la nature et des animaux… tout en en mangeant beaucoup. Oui, j'adorais la viande ! Mais un peu avant mes 30 ans, j'ai eu un réveil intérieur : j'ai rencontré une poule dans mon jardin et je l'ai adoptée. Elle était toujours avec moi, et elle a fait partie de ma vie, de mon chemin, elle a été mon déclic ! Un jour que je mangeais un poulet frites, elle était à côté de moi et je me suis dit que cette situation était impossible à vivre : cette poule-ci, je la défendais, je la protégeais, et cette poule-là, qui était dans mon assiette, n'était qu'un aliment… Et, moi qui faisais de plus en plus attention à mon chemin spirituel, à la compassion, à l'amour que je pouvais avoir pour les autres, ça m'a paru totalement incohérent dans mon cœur. Cela n'avait aucun rapport avec l'éthique ou la morale, c'était seulement lié à l'écoute de mon cœur. Ça m'a fait une espèce d'électrochoc qui m'a mené sur la voie du végétarisme.

Depuis ce jour, j'ai continué à faire de la musique et j'ai écrit notamment la chanson My life's a cage (*Ma vie est une cage*), qui a pour but de donner une voix aux animaux allant à l'abattoir. Je l'ai beaucoup chantée en concert. J'ai commencé à discuter avec les gens du sort que l'on réserve aux animaux de façon parfois maladroite, parce que, quand on vient de découvrir quelque chose qui nous paraît très important, on a envie de le dire à tout le monde. Et si les gens ne sont pas d'accord avec nous ou ne nous comprennent pas, on a envie de les secouer. Au risque de créer des entrechocs d'égos…

Au fil du temps, j'ai aussi été de plus en plus intéressé par la question spirituelle, c'est-à-dire travailler intérieurement, en permanence, par la méditation et les voyages (Inde, Afrique) notamment. Et ce, toujours en ayant beaucoup d'animaux autour de moi, notamment quand j'étais musicien en Belgique (chèvres, oies, lapins, chiens, chats, brebis…).

J'ai ensuite coréalisé le film My life's a cage : un court-métrage avec Camille LACOURT, avec le soutien de Matthieu RICARD, Frédéric LENOIR, Jane GOODALL, Aymeric CARON, des personnalités dont la présence m'a beaucoup aidé en me donnant une certaine crédibilité.

J'ai bifurqué, il y a quatre ans : je me suis mis à donner beaucoup de conférences en public, les élargissant à une cible de plus en plus « hétérogène », de tout âge, de tout bord. De fil en aiguille, sans vraiment le décider, avec des amis, nous avons créé l'association Happy Earth Now (HEN) Animaux - Humains - Planète, et ça a rempli mon quotidien. Enfin, j'ai écrit le livre *Un Cri pour la Terre*.

« Tout seul, on ne peut pas faire grand-chose ! On ne peut même quasiment rien faire, à part l'essentiel : travailler sur soi pour ensuite entrer dans une démarche collective. »

Ce qui m'a paru le plus important, au fil de mon chemin, ce n'est pas mon rôle social ou ma vie sociale… Je pense que vous devinez qui je suis : je suis un être humain absolument comme les autres et qui fait attention à son chemin intérieur. Il me paraît très important, dans la période actuelle, de soigner et de cultiver ce chemin afin d'essayer de changer de point de vue intérieur au fur et à mesure, et d'ainsi s'élever autant que faire se peut. Donc voilà, je suis juste quelqu'un qui est en train d'essayer, comme d'autres en ce moment, d'élever humblement son point de vue.

FQ : Vous parliez d'incohérence dans votre cœur, quand vous avez eu cette prise de conscience. Ce réveil vous a-t-il permis d'être plus en phase avec vous-même par la suite ?

GC : Oui, et c'est aussi là que je me suis aperçu que quand on est petit, et c'est peut-être encore plus vrai pour les petits garçons, notre éducation ne nous apprend pas à écouter notre cœur, à l'ouvrir et à mettre tout le monde dedans (en dehors de nos proches). Pour moi, ça a été une révélation ! Et encore une fois, on n'est pas dans la morale ni dans l'éthique, mais dans quelque chose qui est, à mon avis, éminemment supérieur à toute philosophie, toute éthique et toute morale : tout simplement apprendre à se connecter à son cœur parce que, lui, il connaît le chemin, il sait, et met tout le monde d'accord ! Il prend des décisions extrêmement rapides, qui nous empêchent de tergiverser parfois inutilement et de palabrer dans notre tête.

Être à l'écoute de mon cœur m'a permis, vis-à-vis de cette poule et vis-à-vis des animaux qui m'entouraient, de régler la question une bonne fois pour toutes et d'être par conséquent très à l'aise intérieurement dans mon chemin. Si les gens se rendaient compte à quel point écouter son cœur fait du bien aux autres et à soi-même… Si on apprenait à faire ça très tôt à l'école, cela simplifierait beaucoup de problèmes et cela nous apaiserait tous dans notre vie en société.

EL : Vous disiez tout à l'heure que tout est parti d'une démarche individuelle et qu'ensuite vous avez créé l'association. Qu'est-ce qui vous a décidé à passer à une démarche collective et officielle ?

GC : …Eh bien, tout seul, on ne peut pas faire grand-chose ! On ne peut même quasiment rien faire, à part l'essentiel : travailler sur soi pour ensuite avoir une démarche collective, tout en continuant le travail sur soi. Pour moi, c'est un aller-retour permanent, une attention qui ne s'arrête jamais et qui demande un peu de discipline, pour essayer de s'améliorer dans son chemin. Car quand on n'est pas apaisé, quand on n'est pas bien avec les autres ou avec soi, quand on n'est pas aligné, c'est qu'il y a quelque chose à améliorer. Je pense que nourrir un idéal est important, chaque jour, à chaque minute, à chaque seconde. Et quand on se trompe, eh bien ce n'est pas grave, on se reconnecte à cet idéal et on continue de monter son point de vue. Et à ce moment-là se crée quelque chose de tout simple : on s'accorde mieux aux autres… qui ont alors plus envie, si vous créez quelque chose, de vous suivre.

« J'insiste sur ce mot « amour » parce qu'en général on a du mal à l'utiliser : tout de suite on y voit quelque chose de naïf, de candide, de « trop gentil », voire de sectaire… ce mot est d'autant plus bizarre lorsqu'il sort de la bouche d'un homme ! »

De fil en aiguille, j'ai rencontré beaucoup de personnes, beaucoup d'amis, et avec ma compagne Léonie nous avons décidé de monter une association, parce que sensibiliser les gens est aujourd'hui une mission prioritaire ; dans les temps actuels qui sont un peu anxiogènes, il est important de distribuer de l'espoir et d'encourager les gens, de proposer des solutions, en toute humilité. Avancer collectivement, pour moi, est vraiment une clé ; mais une clé insuffisante car faire du collectif sans soigner sa personne, son individu intérieurement, c'est très compliqué.

Nous avons donc créé cette association, Happy Earth Now Animaux-Humains-Planète, qui fonctionne dans la bienveillance, dans l'amour. J'insiste sur ce mot « amour » parce qu'en général on a du mal à l'utiliser : tout de suite on y voit quelque chose de naïf, de candide, de « trop gentil », voire de sectaire… ce mot est d'autant plus bizarre lorsqu'il sort de la bouche d'un homme ! C'est en fait hallucinant parce qu'une fois qu'on a bien défini ce qu'est l'amour, on se rend compte que c'est la chose la plus puissante, la plus belle énergie, celle qui nous fait le plus de bien, à nous et aux autres. Il n'y a donc aucun mal à parler d'amour. Nous prêtons attention, autant que possible, à ne pas faire du prosélytisme, du militantisme ; nous sommes là pour informer, pour accompagner les gens qui ne demandent finalement que cela : ouvrir leur cœur et changer leur niveau de conscience. On a tous besoin de ça, aujourd'hui.

Nous traitons les trois sujets de façon très globale : animaux, humains, planète ; nous ne pouvons pas aborder l'une de ces grandes problématiques isolément. Nous parlons de notre rapport avec autrui - en particulier les animaux, la nature, les écosystèmes, les êtres humains - et de notre santé, de notre alimentation, de nos structures sociales, de la place des lobbies dans nos vies, de notre éducation, de nos interactions les uns avec les autres... Tout ceci paraît assez complexe, mais pourtant nous proposons des solutions relativement simples, grâce à une vision globale et relativement unique : si l'on suit notre cœur, nous pouvons résoudre énormément de choses.

Voilà ce qu'est Happy Earth Now, et pourquoi il nous a paru important, comme vous le faites avec votre travail, avec votre webzine, de participer à ce changement de conscience, humblement et chacun à sa façon.

FQ : C'est vrai qu'elle est très singulière votre association, tout comme votre manière de faire ; parce qu'il y a beaucoup d'associations qui combattent la cruauté animale et qui se battent pour la planète, mais elles sont beaucoup dans la colère. En faisant les choses avec amour et bienveillance, on aide les gens à se réconcilier avec eux-mêmes et avec autrui ?

GC : En tout cas, cela part d'un principe clair : j'ai moi-même été militant plus jeune, quand j'avais 20-25 ans, dans divers domaines et je m'aperçois aujourd'hui qu'être dans un rapport de force, dans la violence, est improductif.

Avec Happy Earth Now, nous ne sommes pas contre quelque chose, on ne lutte pas CONTRE ; on essaie d'inspirer et non de convaincre, on essaie de s'engager pour quelque chose, et c'est une énergie totalement différente. Ça me paraît important de comprendre ça. Des gens vont se dire « Mais ce n'est pas possible, ce qu'il dit ! Les rapports de force, c'est important, c'est comme cela qu'on obtient des résultats ! ». En réalité, je crois que c'est très peu efficace, parce que se battre contre une chose, c'est la renforcer en règle générale.

Quand on comprend mieux comment fonctionnent les lois de l'univers, dans l'énergie, dans l'Invisible, se battre contre quelque chose, c'est lui donner de l'importance et, surtout, c'est le renforcer ; c'est aussi recevoir en retour cette énergie « contre ». C'est pour cela que l'on voit beaucoup de militants se noyer ou déprimer, s'engueuler, lutter entre eux…Alors que, quand on recherche d'abord une voie d'apaisement et de sagesse en proposant des choses «pour», on est dans une autre énergie, ça n'a rien à voir.

« Quand on comprend mieux comment fonctionnent les lois de l'univers, dans l'énergie, dans l'Invisible, se battre contre quelque chose, c'est lui donner de l'importance et, surtout, c'est le renforcer. »

On peut avoir 200, 300, 400 personnes face à soi, à partir du moment où sincèrement, authentiquement, on est dans l'amour et on propose d'ouvrir nos cœurs ensemble, il y a des choses merveilleuses qui se passent ! Vraiment merveilleuses !

C'est ça la beauté des choses, on n'est pas égo contre égo. Un égo qui veut convaincre à tout prix arrive finalement à très peu de choses ; parce que, oui, de temps en temps, on convainc grâce à une idée, mais ce n'est pas comme ça que les gens vont, tout d'un coup, grandir. Quand on discute avec quelqu'un, si la personne se sent diminuée une fois qu'on lui a fait la leçon, qu'est-ce que cela nous apporte ? À part avoir raison sur quelque chose ? Rien. Alors que si la personne se sent enrichie, plus intelligente, plus élevée une fois qu'on a échangé, c'est tout gagné ! Tout le monde sort gagnant, avec cette énergie-là.

Nous n'avons absolument aucun mépris et ne voulons avoir aucun discours accusateur à l'encontre des gens qui ont choisi une autre voie ; mais la voie chez Happy Earth Now est clairement celle d'un engagement « pour » quelque chose, qui « propose » quelque chose. Ça ne nous intéresse pas d'aller « contre » un système déplorable : inventons plutôt un nouveau système. C'est le sens de notre démarche.

Photo : Laurent Khrâm Longvixay

FQ : Cette transition d'une démarche individuelle vers une démarche collective, cet engagement que vous avez pris, est-ce que ça a impacté votre vie personnelle ?

GC : Les impacts au niveau des relations amicales et familiales sont principalement positifs, car on est en train de construire une grande famille qui s'entend très bien, avec beaucoup d'amour et d'amitié. Comme on n'est pas dans une logique de convaincre ou d'aller contre, même si nous sommes très clairs au niveau de notre position sur les animaux (nous sommes principalement tous « végétaliens » et « vegan », même si nous revendiquons rarement cette appellation), nos relations sont très fluides et positives. Certains vont dire « Mais c'est le monde des Bisounours qu'il nous décrit ! », mais ça se passe comme ça depuis la naissance de Happy Earth Now et c'est une aventure incroyable.

L'autre impact, c'est l'impact physique quand même… Il faut tenir la marée ! Aujourd'hui, on donne énormément de temps à l'association alors que nous sommes principalement des bénévoles, à part quelques stagiaires et apprenties. On espère d'ailleurs se professionnaliser et avoir quelques salaires parmi nos bénévoles d'ici un an ou deux.

Donc on a des journées extrêmement longues, très peu de week-ends, et on se déplace beaucoup ; je donne de nombreuses conférences (là on est d'ailleurs en train de préparer le planning du printemps qui va être chargé, avec plein de petites tournées partout) ; j'écris aussi un autre livre… C'est une gestion de la fatigue et du stress qui est particulière. Après, il faut se dire que pendant quelques années, on doit donner un gros coup. On a alors peut-être moins de moments libres, des zones de fatigue un peu éprouvantes, mais du coup on avance très vite, en essayant de bien se nourrir et de se nourrir de pensées positives. Et ça, c'est beaucoup de joie et de satisfaction, parce qu'on baigne vraiment dans une énergie agréable et positive.

FQ : C'est donc ce à quoi vous devez renoncer pour faire ce que vous faites, des moments de vie ?

GC : Eh bien, on a quand même réussi à prendre un peu de vacances cet été, mais dans toute l'année ce sont effectivement des moments où l'on renonce, par exemple, à certains loisirs : on va moins au cinéma, on regarde moins de séries, on ne regarde pas la télé le soir ou alors on choisit quelques documentaires bien ciblés, pour réfléchir. Le reste du temps on est actifs. J'ai quand même gardé la lecture ; je me lève très tôt le matin, je me fais une heure, une heure et demie de lecture et un peu avant de dormir, je lis aussi. Je garde également des zones d'écriture, c'est très important pour moi.

Ce sont des « moments de vie », on le sait ; je n'ai pas envie d'être à 200 à l'heure comme ça toute ma vie, mais je sais pourquoi je le fais : on le fait pour les animaux, on le fait pour la planète, on le fait par amour pour les autres… et on nous le rend bien ! Parce que je reçois énormément d'amour en retour, énormément d'encouragements, donc je n'ai pas du tout à me plaindre, on a beaucoup de chance.

« J'ai eu la chance de passer trois jours auprès d'Amma à Marseille ; c'est une femme qui évolue dans d'autres dimensions, c'est une sainte. »

Je dois dire que je suis entouré d'amis et de gens proches vraiment formidables, qui nous soutiennent, qui me soutiennent… et d'une femme extraordinaire qui est aussi une battante et qui donne énormément. Heureusement qu'on est engagés en couple avec ma chérie Léonie ; c'est un engagement qui est très fort pour elle aussi. Quant à notre petite Lola, on essaie de lui accorder le plus de temps et d'attention possible, parce que ça nous paraît très important. Je serais tout seul, je n'arriverais pas à donner autant. C'est un travail collectif, un engagement de couple, et même familial… Lola a des grands-parents extraordinaires ! On a vraiment beaucoup de chance, on est très aidés, très bien entourés.

Et pour tout vous dire, je pense aussi qu'on est aidés en énergie, là-haut. Je le sens, ça souffle dans les voiles, ça souffle dans les ailes, je sens que j'ai une forme hors du commun, qui ne vient pas de nulle part. Ce n'est pas un hasard.

FQ : Finalement, votre engagement vous amène aussi à voir la beauté de l'Humanité quand celle-ci s'engage dans des valeurs comme la solidarité…

GC : Ah mais c'est hallucinant ! On se crée un enfer si bêtement ! Il y a plein de raisons à cet enfer que l'on se crée sur Terre et dans la tête : spirituelles, politiques, économiques... Mais si l'on revient naturellement à des valeurs d'entraide, de solidarité, d'amour et de compassion (dans le bon sens du terme, sur le plan universel, c'est-à-dire savoir faire attention à l'autre, souffrir avec l'autre), et que l'on nourrit ça quotidiennement, la vie est beaucoup plus facile. On devient alors capable de soulever des montagnes ! Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui, arrivés à cette période, ont envie de quitter l'individualisme et l'égoïsme, de passer à autre chose. Et, énergétiquement, quand on se connecte à des choses, des entités, des énergies beaucoup plus élevées, sans tomber dans quelque chose de, peut-être, trop ésotérique dans cette interview, on peut avoir des capacités de travail et accomplir des choses impressionnantes, vraiment.

J'ai eu la chance de passer trois jours auprès d'Amma, à Marseille ; c'est une femme qui évolue dans d'autres dimensions, c'est une sainte. Elle peut passer des journées et des nuits entières sans dormir, à donner aux gens, avec toujours énormément d'intensité. Elle commence le matin à 9h, elle fait des cérémonies, des « hugs » (des étreintes) toute la journée, et elle continue la nuit. Le lendemain matin elle recommence. Elle est connectée sur un autre canal, c'est-à-dire qu'elle est en éveil en permanence ; les médecins ne comprennent pas comment elle peut parfois ne pas manger, ne pas boire, ne pas dormir pendant des jours et toujours

s'occuper des autres. Cela fait quarante ans qu'elle le fait ! Et la nuit, quand elle a quelques heures de libre, elle s'occupe de son ONG, parce qu'elle travaille aussi pour les paysans, les enfants, les femmes…

Alors je n'encourage pas les gens à travailler tout le temps, à s'éreinter et à aller au *burn out*, ce n'est pas ça que je veux dire. Ce que je veux dire, c'est que, quand on se connecte autrement et qu'on ouvre sa conscience sur d'autres choses dans l'Invisible, dans l'énergie, alors on a d'autres capacités : on ne subit pas les mêmes lois de la fatigue, qu'elle soit nerveuse ou physique. On peut alors faire des choses incroyables et recharger les batteries très vite. Surtout si l'on fait attention à ce que l'on mange, à quelles choses on se connecte, si on a l'amour et l'équilibre avec ses proches… C'est aussi pour cela qu'il est important de méditer, de contempler, de prier ou de faire du yoga...

FQ : Cette connexion à « autre chose », ça fait partie, selon vous, des qualités dont on a besoin pour guider les autres sur le chemin de la conscience collective ?

GC : Je ne peux parler pour l'instant que de mon chemin personnel, de la façon dont j'ai évolué… Et comment je continue d'évoluer, parce que je suis loin d'être dans un équilibre total ; il y a des moments où je m'égare, alors j'analyse et je regarde de quelle façon je me suis fait avoir par mon égo, par mes émotions, pourquoi je n'ai pas vu venir certaines choses.

Les Bouddhistes expliquent qu'il faut mettre de la lumière sur ses souffrances, c'est-à-dire en comprendre l'origine. Autrement dit, comprendre comment fonctionne notre mental. On a 60 000 pensées en moyenne par jour, donc 60 000 émotions potentielles, qui sont la plupart du temps inconscientes ; cela veut dire 60 000 souffrances potentielles, qu'on ne maîtrise absolument pas.

La grande majorité des gens aujourd'hui n'explore pas ce qui se passe intérieurement, on n'apprend ça à personne à l'école. Si on apprenait la méditation, la pleine conscience, l'introspection dès l'âge de 8 ou 9 ans à l'école, le Dalaï Lama le dit lui-même, on aurait la paix sur Terre, évidemment.

« Si on apprenait la méditation, la pleine conscience, l'introspection dès l'âge de 8 ou 9 ans à l'école, le Dalaï Lama le dit lui-même, on aurait la paix sur Terre, évidemment. »

La méditation m'a permis de m'éloigner de plus en plus de la colère, du mal-être intérieur, cette tempête mentale qu'on ne maîtrise pas. Ça m'a aussi permis de me comprendre. Je suis un être imparfait qui avance sur son chemin et, quand je le peux, en toute modestie, j'anime des méditations, des ateliers qui permettent aux gens de s'élever pour s'ouvrir à d'autres niveaux de conscience. Nous procédons de façon simple, encore une fois, car il ne s'agit pas de s'alourdir de nouvelles informations et de disserter pendant des heures sur la vacuité et l'interdépendance. Il s'agit tout simplement de se mobiliser intérieurement pour apprendre à se centrer, à être à l'écoute, en pleine conscience, en vue de s'harmoniser intérieurement : c'est ce que l'on appelle « méditer ». C'est-à-dire bien comprendre comment fonctionnent nos pensées et savoir être dans le présent, sans s'embarrasser du passé et du futur. Ce qui mène inévitablement à relativiser ses souffrances et quitter ses angoisses. Le plus important, c'est changer son point de vue.

Voici une image, par exemple, pour expliquer aux lectrices et aux lecteurs : imaginez un vieux monsieur, qui serait un érudit, un universitaire, un grand professeur, qui attend au pied de sa maison, et son jeune petit-enfant qui a 4 ou 5 ans. Ils attendent leurs convives, de la famille, mais ils ne les voient pas parce qu'il y a une colline devant la maison. Et le vieux monsieur envoie son petit-enfant grimper à l'arbre. Le petit monte tout en haut, alors qu'il ne connaît rien à la vie car il n'a pas l'érudition de son grand-père ; et soudain il lui crie « Papy, je vois ! Il y a la grand-mère, il y a la cousine Berthe, il y a tout le monde là-bas sur la carriole, ils arrivent chargés de cadeaux ! ». Il est capable de voir plus loin, non pas parce qu'il sait plus de choses, mais parce qu'il a élevé son point de vue, son positionnement. Méditer, c'est ça. C'est monter son point de vue.

On fait beaucoup de méditation du cœur, et quand on regarde tout en bas, nos souffrances paraissent beaucoup plus insignifiantes. Du coup, c'est une prise de recul qui nous permet d'envisager autre chose collectivement ; et quand on médite, quand on vibre collectivement, on monte beaucoup plus, on a des sensations qui sont parfois extraordinaires. Et ça, c'est à vivre ; encore une fois, c'est difficile d'en parler, c'est de l'ordre du ressenti. Ce n'est pas du bla-bla intellectuel, c'est de l'expérience : c'est être en connexion avec nos sensations et se sentir connecté à autre chose, comme on sent l'énergie avec les mains, comme on peut se soigner ou soigner les autres, ou sentir les autres vibrer de telle ou telle façon. On a des ressentis de plus en plus subtils, de moins en moins grossiers. Et moi je crois très fort à cette nouvelle conscience collective qui est en train d'arriver, je l'espère, sur Terre.

FQ : Quelles sont vos activités au quotidien, avec l'association ?

GC : Toutes les semaines, il y a des groupes de méditation collective dans les locaux de Happy Earth Now.

Léonie, Hélène et Astride font aussi beaucoup d'ateliers de cuisine végétale et bio et, de plus en plus, de cuisine vivante. Toujours davantage de personnes comprennent que, pour la planète, ça devient insensé de manger de la viande et même du poisson ; qu'il s'agisse de la destruction des forêts en Amazonie, de la destruction de l'océan, du dérèglement climatique, des pluies acides ou de la pollution des sols et des nappes phréatiques, l'impact de notre élevage est catastrophique. De plus en plus de personnes veulent aussi manger bio et local parce que les pesticides, c'est pareil, c'est une horreur, on détruit le vivant. Et de plus en plus de personnes veulent manger plus végétal ; d'une part parce qu'elles voient toutes les horreurs qui se passent dans les abattoirs et les élevages et qu'elles ne veulent plus participer à ce massacre… D'autre part parce qu'on comprend un peu mieux maintenant l'impact de cette viande, de tous ces produits industriels et transformés, de ces produits laitiers, sur la santé : maladies cardio-vasculaires, diabète de type 2, obésité, beaucoup de cancers… Le problème de toutes ces personnes-là, qui sont prêtes à changer, c'est qu'elles ne savent pas comment faire : « Qu'est-ce que je vais manger ? C'est horrible, je vais juste manger des frites et des haricots verts… ». En fait, on peut enchanter nos papilles en mangeant végétal ! Nos ateliers ont beaucoup de succès pour toutes ces raisons, c'est plein tout le temps. Hommes et femmes viennent, c'est assez mixte. En plus, Léonie, Hélène et Astride sont d'excellentes cuisinières ! Elles sont drôles, joyeuses, et ont un talent énorme, vraiment. D'ailleurs j'ai de la chance ! C'est de la cuisine 4 étoiles tous les jours, à la maison !

FQ : Ce n'est pas facile de rompre avec des habitudes, des traditions…

GC : C'est ça ! Les petits freins, au départ, c'est notamment la pression sociale : on a peur du regard des autres. « Qu'est-ce qu'on va dire dans la famille ? Dans le cercle amical ? » J'encourage les gens à ne pas avoir peur de ça, parce que le gain qu'on a à être aligné avec soi-même, à être en paix, à arrêter ce clivage et à être en cohérence avec son cœur, est énorme sur le plan psychologique et spirituel. Et à partir du moment où on le vit bien, on s'aperçoit que le regard de l'autre s'adapte. Au départ il y a peut-être quelques moqueries ou quelques pressions ; à nous de ne pas rentrer dans le jeu du conflit et du mal-être. Du coup, on s'aperçoit au contraire qu'on va planter plein de graines ! Les gens autour de nous vont commencer à dire « Oh tu sais, je commence aussi à freiner les viandes… ». Donc n'ayez pas peur du regard des autres.

L'autre frein, c'est le côté affectif, la peur de s'ennuyer à table. On a l'impression de couper un lien avec nos parents, avec la tradition. Mais je pense qu'il faut raisonner autrement et prendre de la distance avec ce qui relève de la tradition et de l'affectif (Madeleine de Proust), se dire qu'on peut se déconditionner de tout et se reconditionner à tout autre chose en tant qu'êtres créatifs et intelligents, sans faire offense à nos ancêtres.

FQ : Je crois que vous faites aussi des sorties « nettoyage nature » ?

GC : Ah oui et c'est important ! C'est un autre moyen de sensibiliser, parce que c'est « Animaux-Humains-Planète ». Tout au long de l'année, régulièrement, sur Strasbourg, Metz ou Nancy (là où naissent nos antennes), on rassemble les gens et on leur donne tout le matériel nécessaire. Ensemble on passe 2 ou 3 heures à nettoyer un coin de nature qu'on a choisi. C'est fou ce qu'on ramasse ! De temps en temps, ça nous arrive aussi de sauver des animaux sauvages. On a même sauvé un cygne qui avait un hameçon coincé dans la gorge. On fait ces sorties dans une double perspective : on sensibilise les riverains et on fait un acte d'amour, de protection pour la Terre.

On fait également des sauvetages de poules, régulièrement, tout en sensibilisant. C'est-à-dire qu'on s'est organisés avec certains éleveurs bio pour qu'ils nous donnent gratuitement des poules. On les récupère, on les emmène et on les distribue à des familles qu'on connaît, pour les placer dans des jardins particuliers. En réalité, ces petites poules n'ont qu'un an et demi et sont envoyées à l'abattoir, qu'elles soient bio ou non, alors qu'elles peuvent vivre leur vie pendant 8 ans, 9 ans, 10 ans…

FQ : Vous faites beaucoup de choses !

GC : Oui, et on a plein de projets ! Cet hiver, on va faire un don du sang tous ensemble, d'une part pour montrer que les végétariens, les végétaliens et les vegans peuvent très bien donner leur sang, de l'autre parce que ça nous paraît important d'avoir cette solidarité vis-à-vis des êtres humains. Parce qu'encore une fois, nous, c'est Animaux-Humains-Planète.

Toute l'année, on travaille à expliquer aux gens que notre amour et notre compassion sont autant destinés aux animaux qu'aux êtres humains, ou encore à la planète dans son ensemble. On n'est pas juste des humanistes, ou juste des animalistes. Pour nous, c'est cohérent de faire un ensemble.

D'ailleurs, pour la première fois cette année à Strasbourg, avec Happy Earth Now, on va essayer de mettre en place, à la fin de cet hiver, une distribution bio et végétale de nourriture à des gens qui sont dans le besoin, sans domicile ou non. On veut leur donner de bonnes choses à manger (pas que des protéines animales, des pesticides…), de façon cohérente vis-à-vis des animaux et de l'environnement.

Ce sont des actions que l'on veut mettre en place en plus de toute cette sensibilisation que l'on fait au fil des conférences, dans les lycées, dans les facs, dans les salons bio, etc. Ce sont plein de petites activités que nous avons organisées pour être le plus complets et le plus cohérents possible dans notre démarche.

FQ : Y a-t-il des rencontres qui vous ont particulièrement marqué ?

GC : Effectivement, il y a des rencontres spirituelles, des rencontres avec des humains ou des animaux qui m'ont marqué, que ce soit en Inde, en Afrique, ou ici en Europe.

« Pour la première fois cette année à Strasbourg, avec Happy Earth Now, on va essayer de mettre en place, à la fin de cet hiver, une distribution bio et végétale de nourriture à des gens qui sont dans le besoin, sans domicile ou non. »

J'ai une anecdote magnifique. Je ne sais pas si cette personne se reconnaîtra dans cette interview… C'est un grand costaud plein de tatouages, assez viril, qui était venu accompagner sa compagne à ma conférence dans un salon bio. Il était venu dans le but, gentiment, d'en découdre, pour dire à quel point il n'était pas convaincu de la démarche, et qu'il ne serait jamais comme son amie, c'est-à-dire vegan. Après la conférence, au moment des dédicaces, ce grand gaillard avec de grands tatouages vient me parler. Et il me dit « J'étais venu pour en découdre… » et il fond en larmes. Des larmes extrêmement touchantes, des larmes d'émotion devant sa compagne qui était aux anges. Et il me dit, en substance « Les animaux, c'est fini pour moi dans mon assiette ». Comme quoi, on peut être un homme viril et avoir un grand cœur. Il y a des moments de grâce, comme ça…

Un autre beau moment : ma petite Lola qui avait quatre ans et demi à l'époque, qui n'hésite pas à monter sur scène à l'improviste, devant 300 personnes ! Elle prend le micro et dit à tout le monde : « Allez ! S'il vous plaît, sauvez tous les animaux ! », puis elle me redonne le micro et s'en va, toute contente. Lola est très sensibilisée depuis longtemps, et a envie de transmettre ce message avec les mots les plus simples.

Ce que je retiens le plus au cours des conférences - ouvertes à tout public, même les enfants, car il n'y a pas d'images gores - c'est quand des larmes de compassion coulent, quand on voit par exemple une maman vache et son veau séparés. Ce sont des larmes d'êtres qui s'élèvent spirituellement, qui comprennent la souffrance des autres et qui s'ouvrent. Et c'est ça, pour moi, le changement de conscience et l'élévation collective ; ce n'est pas de la tristesse, ce ne sont pas des moments de désespoir. C'est la beauté de l'être humain. Et tout ça me remplit d'un espoir que je veux transmettre, parce qu'on est magnifique quand on ouvre son cœur.

EL : Vous avez récemment fait rééditer votre livre ; pouvez-vous nous en dire plus ?

GC : Entre les deux éditions, il y a un an et demi de conférences supplémentaires, d'échanges avec le public, de réflexions, de connaissances en nutrition, en alimentation, en santé, et une réactualisation de tout ce qui concerne l'environnement. Il y a ainsi 50 pages de plus dans cette deuxième édition.

Il y a une réflexion particulièrement importante sur la santé et l'alimentation, que j'ai vraiment creusée au fil de mes rencontres avec des médecins, des naturopathes, des médecins ayurvédiques, des directeurs d'hôpitaux, des infirmières, etc. Je voulais faire comprendre à quel point on est embarqués dans un délire imposé par les diktats pharmaceutique et agroalimentaire qui nous empoisonnent, nous rendent malades pour nous vendre des médicaments. Alors que si l'on mange bien à la base, on réduit déjà les risques de toutes ces maladies modernes, type cancer. Même si la question du cancer reste complexe, bien entendu.

Le cancer, c'est multifactoriel : ce sont nos pensées chaotiques et négatives, c'est ce que l'on respire, ce que l'on fume, ce que l'on mange… Cela dit, l'alimentation joue un rôle primordial : on EST ce que l'on mange. J'en parle beaucoup dans le livre.

Et puis, concernant l'environnement, tout est très réactualisé au niveau des chiffres et des données scientifiques. C'est très complet.

On peut à présent commander et trouver mon livre dans toutes les librairies, les grandes, les petites, les indépendantes, et sur internet.

FQ : Pour les lectrices et lecteurs pour lesquels votre message fait écho et qui souhaiteraient vous soutenir, comment faire ?

GC : Ils peuvent donner et adhérer à notre association. C'est ce qui va nous permettre de multiplier nos actions auprès des écoles, lycées, facs. Leur soutien nous rend plus légitimes et plus forts. Et si on arrive à professionnaliser notre association, on la verra beaucoup plus dans le paysage médiatique.

Ils peuvent aussi nous soutenir via Lilo, qui est un moteur de recherche qui permet de reverser les gouttes (obtenues à chaque recherche), à l'association de son choix.

Ils peuvent aussi bien sûr nous soutenir en partageant nos vidéos et nos publications sur Internet. J'ai une chaîne Youtube et nous avons une page officielle sur Facebook et Instagram.

Ils peuvent aussi contribuer à organiser une conférence dans leur ville, s'ils ont des contacts, des salles.

Et en ce qui me concerne, vous pouvez également me retrouver sur mes pages officielles Facebook et Instagram. Vous y trouverez d'ailleurs toutes mes dates de conférences ; on a des tournées un peu partout en France, en Suisse et en Belgique à partir du printemps. On peut se rencontrer, se parler après la conférence, lors des séances de dédicaces, faire des débats…

FQ : Et le mot de la fin ?

GC : Puisque l'on parle de démarche bienveillante et constructive, je voudrais revenir sur quelque chose d'important. Chez Happy Earth Now, on a un discours particulier vis-à-vis des éleveurs, que ce soit des éleveurs de vaches laitières, de vaches ou de cochons, etc. Il est très clair que nous sommes évidemment pour un monde sans abattage animal, mais on n'est pas contre les éleveurs qui sont victimes d'un système, tout comme les animaux et les consommateurs. On veut les encourager à faire une transition écologique et économique. Or aujourd'hui, personne ne les accompagne dans cette transition. J'aimerais bien qu'avec Happy Earth Now, dans les années qui viennent, on puisse, avec des ingénieurs agronomes ou des gens spécialisés dans la permaculture, les accompagner et les aider. Si c'est viable économiquement et écologiquement, beaucoup d'éleveurs et d'éleveuses seront prêt.e.s à faire des transitions, j'en suis sûr.

Ensuite, je pense qu'il faut encourager la jeunesse. Ces jeunes qui veulent changer leur alimentation, qui veulent militer contre le dérèglement climatique. Il faut absolument les soutenir. Les encourager d'abord à voir les choses avec lucidité, parce qu'on leur parle d'effondrement, on leur parle fin du monde… quand tu as 15-16 ans et que tu arrives dans ce monde-là, c'est super anxiogène ! Les encourager ensuite quand ils veulent faire des transitions ; par exemple quand on voit que son enfant veut changer son régime alimentaire.

Il faut dire à cette jeunesse que l'on peut encore changer les choses, et que, pour cela, on est obligé de changer notre alimentation et notre façon de voir. Je veux être très encourageant ! Les jeunes : oui, c'est votre planète ! Oui, bougez-vous ! Oui, vous avez raison de faire la grève pour le climat et vous investir politiquement ! Oui, vous avez raison de vouloir changer les habitudes de vos parents !

Pour terminer, je veux rappeler que chaque vie compte, et chaque petit geste est important. Penser avec sa tête, c'est bien, mais il faut aussi penser avec son cœur et mettre les choses en action. Cœur, tête, volonté ; et on met en action ! Et là on résout plein de choses, très vite.

Témoignage recueilli par Eloïse Lioret